Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 4

Artikel: Ces épaves qui flottent sur nos têtes
Autor: Denuzière, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-827331

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ces épaves qui flottent sur nos têtes

par Maurice Denuzière

Un satellite chinois, espion aux yeux bridés de quatre tonnes, repéré par la C. I. A. spatiale dès son lancement, échappa un beau jour au contrôle de ses maîtres. Malmené par les courants stratosphériques, il se coupa en deux, preuve évidente de fragilité, et un morceau – gros comme une automobile de moyenne cylindrée affirmèrent les spécialistes sinon les témoins de son plongeon – tomba dans l'océan Indien, tandis que l'autre morceau poursuivait sa ronde folle autour de la terre. Cet engin errant, dont les radars à longue vue des Américains suivirent avec anxiété les évolutions, menaça un moment Helvètes et Gaulois «qui ne craignent rien que voir le ciel leur tomber sur la tête à grand fracas», comme nous chantions quand nous étions scouts.

Ce tas de ferraille asiate, au contraire de certaines sondes spatiales en perdition, était conçu, comme l'inusable marxisme jaune, pour résister à sa dissolution lors de sa rentrée dans l'atmosphère. Il alla finalement se perdre dans l'océan Atlantique, au large de l'Amérique du Sud, après que les observateurs patentés nous eurent assuré la veille qu'il plongerait entre les îles Philippines!

Les savants, contrairement aux citoyens ordinaires, ne marquèrent nulle émotion. Pensez donc, ils suivent à longueur de jour et de nuit sur leurs écrans radars et dans le binoculaire de leurs télescopes disséminés en divers points de notre planète, le manège de plus de sept mille débris spatiaux, qui tournoient en attendant de choir.

S'il ne s'agissait que de boîtes de bière, de bouteilles de Coca-Cola ou de mégots et autres ordures ménagères, dont les astronautes ne doivent pas manquer de se débarrasser, il n'y aurait pas de quoi s'alarmer. On a déjà vu des pots de géraniums tomber du troisième étage et, les jours de vent, des cheminées s'affaler sur les trottoirs! Mais les déchets en suspension provisoire sur nos têtes sont d'une tout autre nature et constituent des risques que les statisticiens s'empressent de négliger. Ces derniers nous rassurent en arguant que les continents n'occupent qu'un cinquième de la surface du globe, que de vastes étendues désertiques sont prêtes à accueillir les aérolithes artificiels, qu'il existe sur le planisphère des tas de lieux inhabités et, ce qui n'est guère flatteur pour les terriens, que les régions peuplées agissent tels des repoussoirs. Après de très savants calculs de probabilités, il n'y aurait qu'une malchance sur un nombre de millions encore tenu secret, pour qu'un débris spatial de quelque volume tombât sur la Maison-Blanche, l'Elysée, le Kremlin, le Palais fédéral à Berne, la Grenette à Vevey ou dans les vignes de mon ami Samuel Cossy, à Chexbres!

★★★

Le maître des galaxies semble d'ailleurs donner raison à ces connaisseurs de la mécanique céleste. Depuis que le monde est monde, quantité d'objets, dits célestes, sont tombés sur la terre: aérolithes, météorites, uranolithes, morceaux d'étoiles, «masses minérales tantôt solides et dures, tantôt molles et pulvérulentes, quelquefois brûlantes et même enflammées», comme précise une ancienne encyclopédie. Près de mille ans avant Jésus-Christ, c'est une météorite dont le poids a été évalué entre douze mille et cent mille tonnes – quelle précision! – qui creusa, dit-on, le Meteor Crater de plus d'un kilomètre de diamètre dans l'Arizona. En 1908, un énorme caillou dévasta la forêt sibérienne sur un rayon de cinquante kilomètres. On en a repéré un autre, de vingt tonnes, au Groenland et le Muséum national d'histoire naturelle, à Paris, possède une boule de fer de six cents kilos tombée du ciel!

Les spécialistes disent qu'atterrissent, chaque jour, environ cinq cents kilos de pierres célestes sur notre planète et que l'on doit s'attendre, tous les vingt ans, à recevoir du ciel un pavé de trois mille kilos!

Jusque-là, le grand architecte de l'univers dont nous tentons vainement d'imaginer les projets, a toujours fait preuve de bienveillance à l'égard des humains en délestant sa création d'un trop plein de cailloux dans les mers ou les contrées inhabitées. Mais, se souciera-t-il encore longtemps de diriger les météorites d'occasion, fabriquées par les humains vaniteux, vers des lieux aussi déserts que le Groenland, la Sibérie ou l'Arizona? Après avoir pollué la terre, les mers et les océans, voilà que nous polluons le ciel!

★★★

Au troupeau indocile des pièces détachées satellitaires déjà repérées, qui errent dans les pâturages célestes, s'est joint, l'an dernier, un câble de dix-neuf kilomètres de long, perdu avec le satellite qu'il était censé retenir à une navette spatiale américaine. Refusant la laisse, l'engin italien s'est évadé en traînant celle-ci derrière lui, comme Médor échappe à sa maîtresse quand il subodore qu'une demoiselle caniche est prête à accueillir ses faveurs. Connaissant la difficulté que comporte déjà la capture d'un spaghetti dans une assiette stable, nous pouvons imaginer la déconvenue des sept astronautes de la Nasa, dont deux Italiens en larmes, quand ils virent le captif prendre le large et jouer les étoiles filantes. «Aucune chance de le rattraper», reconnut le commandant de bord en remettant le cap sur la terre! Depuis, l'engin tourne, sa longue queue filiforme ondoyant sur les écrans des radars impuissants. On assure que la tour Eiffel, la tour de Pise ou le clocher de la cathédrale de Lausanne ne courent qu'un risque minime d'être pris au lasso par ce câble dévoyé, qui a coûté aux contribuables italiens de quoi fournir la planète entière en corde à linge pendant cinq générations.

M. D.